

A#telier

Unique

Cachet

Dix-Mois

Vis-à-Vis

Equipe

Semés au loin

Protéger

Coup de foudre

Bouquet

Bouquet

Voilà

Savoir-faire

Textes écrits par des lecteurs de la Bibliothèque de Vaugines

Semaine de la langue française et de la Francophonie du 16 - 24 mars 2013



# Bouquets

Pour décorer la salle, le personnel au savoir-faire savant, en vis-à-vis des personnalités attendues, a présenté des bouquets inventifs ou champêtres :

- bouquets de flammes des canas,
  - bouquets pommelés des hortensias,
  - et bouquets mélangés des graminées, roses et dahlias pompons,
- tous liés de raphia teint ou de fils argentés.

La table longue éclate de vives couleurs, préparée pour honorer Président et notables, assemblée unique à protéger de tout incident.

... Et voilà le bouquet de la soirée. En effet, après le précédent atelier ludique de ce jour, pêle-mêle nous voici lancés dans la fête.

Sauf lui, bien sûr, qui pour faire sa cour se place de suite en vis-à-vis de la demoiselle choisie, dans le trouble de son coup de foudre.

Et tra la li et tra la la l'entoure en fait du fil rapide de sa passion.

Chantal

# Bouquet

Un myosotis pour Isis

Un bleuet pour Dédé

Un dahlia pour Dalila

Une orchidée pour Amédée

Un jasmin pour Benjamin

Une pensée pour Gégé

Un lys pour Iris

Un lilas pour Leila

Une jacinthe pour Hyacinthe

Une renoncule pour Ursule

Un arum pour le barnum

Et un coquelicot pour le bourricot

Voilà, c'est un immense coup de foudre pour toutes les fleurs de la création.

Christine

# Coup de foudre

Voilà, elle était là parmi son équipe, au centre de l'atelier, rayonnante ; ce fut un réel coup de foudre, quelle beauté, quel savoir faire, elle était unique en son genre. Un cachet fou !

Il succomba à la flèche de Cupidon. Mais comment faire pour la séduire, pour la protéger de tous les dangers environnants ?

Il partit en courant chez le fleuriste pour lui chercher un petit bouquet.

Ce fut le préambule à une belle histoire.

Christine

# Pôle emploi

Lorsque Gérard entra à Pôle emploi, il était convaincu que son savoir-faire serait reconnu. Confiant, il ne cherchait pas à se protéger. Il attendait devant le guichet unique pour qu'on lui remette l'imprimé d'identification des compétences

Interrogé par l'employé, il se met à déclarer qu'il avait déjà effectué plusieurs petits métiers :

« Blanchisseur sur le pré, briseur de grès, archer des gabelles, souffleur de perles, saute-ruisseau, pain d'épicier ».

L'employé esquissa un sourire :

- Vous voulez dire que vous êtes comédien ?

- non.

Puis il continua son inventaire :

« Acheteur de bois chantant, portefaix, anseur de pots, aplatisseur de cornes, arbalétrier, piqueurs de cartons ».

L'employé s'impatiente :

- Si vous voulez que l'on établisse une liste de vos aptitudes professionnelles, il va falloir un peu plus de sérieux.

Gérard resta un instant silencieux.

- En fait, j'ai commencé bien avant :

« Enlumineur, puis pêcheur de sable, regardeur de larmes, valet de bourreau... très peu..., rémouleur, bouilleur beaucoup.... ».

- Pouvez-vous reprendre tranquillement en évaluant vos connaissances générales ?

« J'ai préféré : hirudiniculteur, assécheur de marais, amadoueur »

- Avez-vous déjà professé en tant que guérisseur ? demanda-t-il

« Charlatan, sorcier un peu, rebouteux souvent, sourcier tout le temps, alchimiste bien sûr mais j'aime mieux l'astrologie »

L'employé se retourna vers son équipe, interrogatif, et ajouta :

- Ne vous inquiétez pas, je prépare votre bilan de compétences. Revenez dans 3 mois environ. Nous le compléterons.

Evelyne

## La convocation

Après quelques mois d'attente, Gérard reçoit enfin une convocation de Pôle Emploi qui lui propose un entretien. Il se rend au même guichet unique et retrouve toute l'équipe. Tout son bilan de compétences est rédigé et l'employé s'adresse à lui avec un large sourire.

- Nous venons de décider qu'avec une telle expérience, vous serez notre conseiller parfait pour accueillir nos usagers et établir de nouveaux bilans de compétences. Vous commencez lundi.

Lundi, en professionnel méticuleux, il reçoit son premier usager qui commence sa liste d'aptitude professionnelle par :

« Ménestrel ».

Gérard sourit et déclare :

- Formidable, n'hésitez pas à rajouter dans votre bilan de compétences : comédien.

Evelyne



## Dix mots autour de Ronsard

En rentrant de l'atelier je devais passer devant une grande maison non habitée et délabrée qui avait gardé néanmoins un certain cachet. Ce jour-là, j'ai vu un carton devant la maison, protégé de la pluie et du vent par un grand parapluie de golf planté dans la terre, à côté. Il y avait une petite affiche qui dépassait du carton sur laquelle était écrit : "servez-vous !". Le carton était plein de vieux livres. J'en pris un au hasard et je l'ai ouvert. Entre deux pages, il y avait un petit bouquet de fleurs sauvages séchées, accolé à un poème de Ronsard : « Le Rossignol ». J'ai mis le livre dans mon sac et j'ai pressé le pas pour rentrer chez moi.

« Ah, te voilà », j'ai crié en ouvrant ma porte. Mon petit amour noir aux yeux verts m'attendait. J'avais eu un coup de foudre pour lui il y a douze ans. Nous faisons une bonne équipe dans la vie et il a le savoir-faire pour nous faire oublier les tracas de la vie. « Regarde ce que j'ai trouvé », je lui ai dit en ouvrant le livre.

Un petit morceau de papier est tombé. Je l'ai ramassé et j'ai lu : « Cette expérience unique que nous avons partagée... » ... et c'était tout ! Il était évident que c'était un morceau de lettre. J'étais intriguée. Quelle était cette expérience ? Le bouquet de fleurs était-il lié au morceau de papier ? Et pourquoi le poème de Ronsard ? Et qui a mis le carton de livres devant la maison ? Vis-à-vis de ce mystère, je m'assis avec mon petit amour, ses pattes de velours sur mes cuisses et j'imaginai toute sorte d'explications. Mais le mystère demeurait.

Jill

## La colère peut éclaircir les idées

Serge et Mireille formaient un beau couple. Lui était avocat et elle directrice d'un petit hôpital local. Serge gagnait très bien sa vie, mais souvent il devait dire à sa femme : « Encore des chaussures, des robes ! Tu dépenses une fortune ». Et puis elle riait en disant : « Mais Serge, tu veux une femme élégante quand tu me présentes à tes collègues, n'est-ce-pas ? ». Il soupirait : « Oui, oui, bien sûr ! ».

Le couple avait une chatte qui s'appelait Tikki. Serge l'adorait, et il s'assurait qu'elle mangeait toujours des croquettes haut de gamme.

Un jour, Serge fut blessé dans un accident de voiture. Il avait des troubles neurologiques et il était dans l'incapacité de se concentrer longtemps sur ses dossiers. Et il tremblait à chaque fois qu'il devait aller au tribunal.

Finalement ses collègues lui ont proposé de prendre une année de congé pour sa convalescence, dans l'espoir qu'il puisse guérir.

Ainsi Serge devint un homme au foyer. En même temps qu'il se trouvait dans cette situation, sa femme eut une promotion importante et devenait directrice d'un grand hôpital de l'autre côté de la ville.

C'était le début d'un cauchemar pour Serge. Maintenant c'est Mireille qui gagnait leur vie et elle commençait à surveiller toutes les dépenses.

« Serge, il ne faut pas acheter du whisky pur malt. C'est trop cher ».

Le pauvre Serge aimait prendre un bon whisky le soir. En fait il était un grand connaisseur des malts. Maintenant, c'était whisky ordinaire, bon marché.

Mireille continuait de critiquer ses dépenses, mais en même temps elle achetait des bijoux et des robes de plus en plus chers. Un jour Serge osa lui dire qu'elle dépensait beaucoup. Elle lui a alors répondu : « Mais j'ai un poste très important Serge. Je dois recevoir des personnalités et même le ministre ». Serge se dit : « Est-ce que c'est possible qu'elle ait un amant ? Mais non, c'est impossible ! Qui voudrait de cette mégère ! ».

Un froid s'installait entre les deux. Serge sentait que la colère commençait à éclaircir ses idées.

Il commençait à reprendre certains dossiers et il constatait qu'il pouvait se concentrer beaucoup mieux.

Un matin, dans la salle de bain, il était en train d'étaler un bon ruban de dentifrice sur la brosse qu'il aimait recouvrir complètement. Quand Mireille est entrée dans la salle de bains, elle observa le ruban sur la brosse et cria horrifiée : « Mais Serge, quelle dépense de dentifrice ! ». Serge ressentit une sorte de volcan dans ses entrailles.

Pendant la journée, Serge acheta des croquettes haut de gamme pour Tikki et laissa le sac dans le hall. Il faut le dire, Serge trouvait Tikki de bien meilleure compagnie que sa femme. Il lui parlait et elle répondait avec beaucoup de miaous et de petits câlins.

Ce soir-là Mireille est rentrée, tard comme d'habitude et remarqua les croquettes haut de gamme dans le hall. « Mais comment peux-tu acheter des croquettes aussi chères pour un chat », lui cria-t-elle avant même de dire bonsoir.

C'était la goutte qui faisait déborder le vase ou la lave qui jaillissait du volcan.

Le soir suivant, Mireille arriva à la maison qui était complètement dans le noir. Elle ouvrit la porte et ses chaussures touchaient quelque chose de collant qui avait une forte odeur de peppermint. Elle ouvrit la lumière. Elle vit alors avec horreur des rubans de dentifrice partout, mais partout, les murs, les glaces, l'escalier. Elle entra dans toutes les pièces de l'appartement et tout était couvert de dentifrice. Elle ouvrit les placards de vêtements, mais celui de Serge était vide, et le sien était plein d'un tas de chiffons de soie, de laine, de cachemire, avec une petite note qui disait : « De la part de Tikki ».

Sur la table du salon, il y avait une autre note : « Ciao baby, fais attention à tes dépenses ! ».

Jill

## L'atelier secret

Vis-à-vis des terribles événements qui se produisaient dans le pays voisin, j'avais décidé de donner mon aide aux groupes de résistants de l'autre côté de la frontière.

Mon ami Jacques et moi faisons une bonne équipe et nous avons utilisé notre savoir-faire d'ingénieur pour fabriquer des pièces électroniques minuscules pour les appareils de communication dont avaient besoin les résistants.

Mais nous avons besoin d'un atelier protégé des regards indiscrets. Après quelques semaines de recherche, j'ai trouvé un endroit. « Et voilà », je me suis dit. Une petite maison avec pigeonnier loin de la route et entourée par les montagnes et les champs pleins de fleurs. Je m'y suis installée et comme couverture, j'ai commencé à faire des petits animaux en céramique. Chaque animal était unique. Et il faut le dire, ils avaient du cachet.

Pour égayer la petite maison j'ai mis des petits bouquets de fleurs des champs partout. En fait, j'avais un coup de foudre pour cet endroit qui était si beau et sauvage.

Chaque semaine, nous passions des pièces pour les appareils de l'autre côté de la frontière. C'était dangereux, mais nous avons acheté des pigeons voyageurs qui portaient les pièces attachées à leurs pattes.

Ca marchait très bien pendant six mois, mais un jour...

Jill

# Les cigognes sont de retour

Ils sont venus me chercher, bien que je ne sois ni juif ni syndicaliste ni communiste, mais parce que j'étais censé être allemand, moi, un alsacien.

Ils ont envahi mon pays, volé mes biens, déporté mes voisins.

Et maintenant, c'est moi qui suis un envahisseur. Et je vole et je tue... Et je gèle.

Mon pays est froid. Mais ici, c'est un enfer de glace que toute humanité a déserté.

Ah, dans mon pays, les cigognes sont de retour.

Mais moi, je ne les reverrai jamais.

D'après Martin Niemöller, au Mémorial des alsaciens incorporés de force dans l'armée allemande, morts sur le front de l'Est.

Jill

# A l'atelier

A l'atelier d'écriture, dix personnes faisaient équipe en aiguisant leur savoir-faire unique. Mais voilà, aujourd'hui rien ne fonctionnait. Le coup de foudre tomba sur le tableau électrique non protégé et laissa tout le monde dans un noir absolu. C'était le bouquet. Vis-à-vis des invités, tout se mit à perdre son cachet. Ce n'était plus des mots que nous entendions mais des lamentations. La réunion, au départ si paisible, commença à vibrer lorsque tout à coup, il entra.

Malgré l'obscurité, nous étions déjà sous le charme. Son bouquet à la main, il cherchait sa Juliette. Nous avons envie de protéger cet unique auditeur. Vis-à-vis de lui, notre équipe avait un peu perdu son cachet. Il déposa délicatement son ouvrage, petit, tout frais édité dans ces ateliers incroyables encore en activité et débordant de vitalité et de savoir-faire. Mais voilà, sa Juliette n'était pas là donc pas de coup de foudre !

Toutes, nous désirions le bouquet mais aucune n'avait l'audace de se détacher de l'équipe. Se protéger des déceptions peut-être, se montrer à la hauteur vis-à-vis des habitués du cercle n'était pas aisé. Savoir rester unique et céder ou pas au moindre coup de foudre. Tout cela avait du cachet, du punch. Tout d'un coup, la porte de l'atelier grinça et voilà : sa Juliette était là.

Mais il ne lui donna pas le bouquet, ni le livre. Il lui remit une petite lettre avec le cachet d'une poste indéchiffrable. Il semblait protéger son contenu, retardait le moment où il devrait quitter cet endroit unique. Il nous avait oubliés. Vis-à-vis de l'orage, rien ne le perturbait. Il semblait faire équipe avec l'obscurité et tout son savoir-faire semblait palpable. Respirer, regarder. Il nous dévisagea : voilà, ce soir, je n'ai rien à vous proposer sur le « coup de foudre ».

Jocelyne

## Salle 13

Si dans cet atelier  
Un bouquet était déposé,  
Toute l'équipe allait encore lui demander  
Si Cézanne l'avait peint.  
Toutes ses journées à se protéger de ce genre de questions,  
Mais aussi des flashes incisifs des tribus nipponnes.  
Elles semblaient redoutables.  
Leur savoir-faire en matière de flirt le déconcertait.  
Elles le dévisageaient comme un mâle unique.  
Le voilà, le voilà.  
C'est vrai que vis-à-vis des touristes asiatiques, il était plus grand.  
Mais il n'arrivait pas à ressentir le moindre coup de foudre.  
Certains jours, il se demandait même  
Si elles ne le prenaient pas pour Cézanne lui-même.  
Il craignait le mariage blanc.  
Lui, ce qu'il préférait, c'était aller s'installer dans l'angle de la salle 13  
Chez Cézanne et découvrir tranquillement sa grille de mots fléchés acquise avec son  
maigre cachet.  
Mais là, aujourd'hui, il bloqua : en 7 lettres « peintre de pommes en Provence ».

Jocelyne

# Si

Si tu me dis atelier, je réponds au travail  
Si tu me dis bouquet, je te dis bonheur  
Si tu me dis cachet, je réponds mal de tête  
Si tu me dis coup de foudre, je réponds la saison 4 de la série 22  
Si tu me dis équipe, je réponds ensemble  
Si tu me dis protéger, je réponds le doudou de tous les doudous  
Si tu me dis savoir-faire, je réponds parfois c'est utile  
Si tu me dis unique, je réponds dommage  
Si tu me dis vis-à-vis, je réponds annonce immobilière ratée  
Si tu me dis voilà, cela suffit alors.

Jocelyne



# TGV

L'une a dit : j'en ai gardé 4, nous avons déjà 14 dans l'appartement. L'enfant tourbillonnait. Il courait, s'approchait du quai, de plus en plus près. La fille au bas filé était assise sur le sol sur un carrelage sali. A l'intérieur du compartiment 8, une odeur de pâté en boîte. Le jeune homme se lève, me laisse passer. En m'asseyant, je regarde la page du journal : une photo d'un massacre en Syrie. Je tourne mon visage près de la vitre, relève le rideau. Se protéger ou pas. Voilà toujours ces précipices vis-à-vis d'un savoir faire sa vie – la vie. Le cachet du billet a glissé comme la technologie dont il est issu. La régularité et les décalages du temps officiel et une petite succession de temps uniques. La mère sur sa valise pensive. Le vieil homme dont l'élégance recherchée se fane sur des modèles de souliers d'une autre époque. Qui cherche-t-il à séduire ?

Le chapeau qu'il porte me paraît incongru sous le soleil timide qui semble faire équipe avec un vent qui rend le port de ce chapeau héroïque. Il n'aimait pas aller au restaurant avec un soudain coup de foudre pour un plat jamais dégusté. Il préférait les laborieux cuisiniers patients qui t'offrent toujours le même plat tous les ans au même moment comme si de leur cuisine, une seule saveur, un seul bouquet d'herbes aromatiques suffisaient.

Sur la porte de la gare, il y a des barres comme des petits Buren sans mémoire et n'ont ni la même largeur, ni la même longueur.

Jocelyne

# Vis

Vis-à-vis de ta vie, oui je réponds « vis ta vie »

La cachette et le cachet

Le bouquetin et le bouquet

L'équipée et l'équipement

Protéger et protecteur

Protège-tibia, protège-crise

Que nous protégeassions

Unique et un hic

Voilà et voile-là

L'a-t-elle liée et l'atelier

L'atelier de Cézanne est la troisième référence dans la liste de Wikipédia du mot atelier

Savoir-faire : deux amis réconciliés

Coup de foudre : vraiment frappant.

Jocelyne

# Le chat du pape

Ah tout de même, tu t'es décidé !

Je ne sais pas si tu te rends compte que ça fait 8 ans que je t'attends ! Tu sais, je ne suis plus tout-à-fait jeune maintenant. Bon, d'accord, toi non plus, mais ce n'est pas une raison.

Pas la moindre petite visite. Pas un regard. Un tout petit signe qui m'aurait fait espérer. J'ai bien cru que nous ne nous reverrions jamais !

Pourtant tout avait tellement bien commencé. C'est que tu as eu un vrai coup de foudre pour moi, non ? D'ailleurs je dois dire que je t'aimais bien aussi.

J'aimais particulièrement tes grandes soutanes confortables sur lesquelles je me lovais en grégoriant, pardon en ronronnant. Les aubes aussi, et les étoles si délicates, interdites ! Enfin... Et les chasubles donc, si douillettes et bienfaisantes pour le délice de mes siestes.

Il faut dire que ta compagnie était fort agréable car tu restais de longues heures immobile, penché sur tes grands livres, et je pouvais tout à loisir dormir, rêver, m'étirer. Je m'étais aussi souvent sur ta table au milieu de tes papiers, sur le clavier de ton ordinateur. Et là, tu n'étais pas content du tout car tu ne retrouvais plus tes textes et ça faisait plein de nœuds webesques qui t'auraient presque fait jurer. J'aimais aussi jouer avec tes stylos, et même parfois avec ta grande croix quand tu te mettais à genoux. Bien sûr, tu étais quelque fois très agacé, mais il fallait bien te distraire un peu sinon tu risquais une surchauffe corticale suivi d'une panne de tous les circuits. Et puis aussi tu risquais d'abîmer tes yeux à lire comme ça tout le temps et moi je serais devenu neurasthénique ou caractériel ou boulimique ou tout ça en même temps. Tu imagines ?

Donc, c'était le paradis. Et puis tout d'un coup, plouf, tu t'en vas, comme ça ! Tu me laisses, tout seul, sans câlins, avec des croquettes bien sûr, mais sans ces délicieuses petites gourmandises que tu laissais négligemment tomber à mes pattes. Plus rien. La solitude. Je t'ai longtemps cherché dans ces grands corridors déserts. J'ai craint que tu ne sois tombé malade et que personne n'ait eu la délicate attention de me conduire à ton

chevet pour que je puisse te faire les massages dont j'ai le secret. Mon âme était en peine. Je la traînais tant bien que mal. Les nourritures terrestres ne me disaient plus rien. Même les souris pouvaient courir sous mes moustaches sans que j'ouvre un œil. Elles dansaient maintenant. Bref, je n'étais plus que l'ombre de moi-même. Huit ans déjà ! Autant dire que j'attendais Godot. J'étais devenu le fantôme du Vatican.

Enfin, te revoilà maintenant ! J'ai été si malheureux !

Mais ne vas pas t'imaginer que je vais sauter dans ta soutane comme ça, tout de suite, comme si on s'était quitté la veille. J'ai perdu confiance, moi. C'est que, quand même, tu m'as trahi, mine de rien ! Alors, il faudra que tu la regagnes, ma confiance, et que tu m'apprivoises à nouveau car je suis devenu un peu sauvage.

Mais enfin, avec le temps...

Et puis, c'était si bon notre petite équipe. C'était si unique que même les cardinaux nous enviaient. Ah les sacripants !

Ta Contessina qui t'aime toujours.

Nicole

# Le chaudron des mots

Imaginez le monde francophone réuni en congrès pour tenter de protéger une langue que l'on dit déclinante parce qu'elle ne domine plus la scène mondiale.

Et imaginez nos congressistes devant alors sélectionner 10 mots. Et voilà chacun voulant garder son mot à dire dans l'affaire et tenir la dragée haute vis-à-vis des autres. C'est ainsi que tout le monde parlait évidemment en même temps, comme d'habitude, et que personne ne s'entendait plus. Quel tohu-bohu !

Heureusement il y eut un spécialiste ès techniques de groupe qui usa de son savoir-faire pour ramener un peu de calme dans l'assemblée et proposer de diviser l'honorable assistance en 10 équipes travaillant au choix d'un mot en atelier de réflexion. Ainsi fut fait et chaque groupe partit avec un gros chaudron où faire mijoter le Robert Junior illustré 2012.

Pouvez-vous vous représenter dix chaudrons en ébullition de mots, tous ardemment désireux de devenir l'heureux élu. Certains chaudrons avaient opté pour un concours de chant affirmant que les mots devaient être de la musique avant toute chose et ce fut des concerts assez uniques en leur genre dont certains ne manquaient pas de cachet. D'autres avaient choisi un défilé de mode. Il y eut beaucoup de spectateurs pour admirer l'élégante sobriété de l'indicatif, redouter l'arrogance de l'impératif, rêver grâce aux ouvertures du conditionnel et succomber au charme du raffinement du subjonctif. D'autres encore se livraient à des joutes déchaînées où traits d'esprit et jeux de mots fusaient dans tous les sens déclenchant des coups de foudre ravageurs.

Pour finir, les dix chaudrons se réunirent pour nous donner la joie du bouquet 2013.

Nicole

# Les atelières

Bon, je n'ai pas le bagout de Philippe Meyer sur France Culture en automne dernier, mais j'apporte ma modeste contribution pour notre printemps des Dis-Moi Dix Mots 2013 à la Bibliothèque de notre village :

Mesdames, Messieurs,

Un atelier, une équipe, du savoir-faire et les voilà sur le carreau. Comment protéger ce lieu unique ? Elles étaient toutes mises à la porte, avec le DRH en vis-à-vis, imperturbable. Qui n'en avait rien à faire des coups de foudre sur les dernières créations de cette entreprise, petite, certes, mais qui était performante et innovante. Le cachet de l'huissier a été un couperet : on ferme. C'est le bouquet.

Alors, ces femmes, fortes d'un savoir-faire exceptionnel d'atelier de « **façonnage haute-couture, lingerie et bain** », ont eu la volonté et l'obstination de racheter leur outil de production (ex-Lejaby) sous forme de SCOP : finis les actionnaires ! Les sociétaires, c'est ELLES : LES ATELIÈRES, désormais, à qui je rends hommage par ce modeste billet. Allons nous habiller/nous rhabiller – mais attention, elles émargent aussi dans le haut de gamme – le soleil se lève à l'Est (petit clin d'œil sur des commandes du Qatar...).

Bravo. Et un petit bouquet de violettes pour le printemps !

PS. : Le statut de SCOP [Société Coopérative Ouvrière de Production] commence à être repris par grand nombre de salariés de PME, et leur permet de conserver leur outil de travail et surtout d'utiliser les profits « à bon escient » dans l'entreprise [investissement de matériel, redistribution de primes, etc.] et non plus à des actionnaires évanescents sauf sur leurs dividendes.

Allez faire un tour chez : [www.lesatelieres.fr](http://www.lesatelieres.fr)

Claudie

## Bouquet sportif

Je me suis trouvé un jour dans mon équipe de sport vis-à-vis d'une personne unique en son genre qui déclencha en moi un coup de foudre immédiat.

Elle avait un cachet extraordinaire dont j'ai voulu au départ me protéger. Et puis, voilà, n'y tenant plus je me suis rendu à l'atelier d'un ami fleuriste qui me confectionna avec son savoir-faire bien connu un splendide bouquet que je suis allé lui offrir.

Bob

# Le gros lot

Monsieur Armand Pagon avait gagné au loto, mais personne ne le savait. Même pas Jacques son collègue avec qui il avait acheté le ticket ; celui-ci avait eu la bonne idée de mourir d'une crise cardiaque alors que tous deux regardaient le tirage du loto à la télévision. Bien sûr, il aurait pu appeler tout de suite un docteur, mais pourquoi chercher des complications et s'attirer des problèmes, alors que la chance venait de lui sourire; il avait préféré s'éclipser en douceur. Il était donc l'unique gagnant des 50 millions d'Euros.

Il avait enfoui le ticket dans sa poche, attendant le moment opportun pour se faire connaître de la Française des Jeux. Personne ne devait se douter de quoi que ce soit, ni ses voisins à qui il adressait rarement la parole, ni les membres de son équipe, à l'atelier de l'imprimerie où il continua d'aller travailler les jours suivants, petit homme rondouillard, passe-muraille, sans ami, roulant dans une vieille Peugeot hors d'âge...

Et surtout, que ses enfants ne se doutent de rien. Des bons à rien toujours prêts à lui soutirer de l'argent. Ils le ruineraient un jour ! Clément son fils, comédien raté, rêvait de mener grande vie, mais ne subsistait que grâce aux maigres cachets reçus pour des figurations dans des films de série B. ; il avait une fiancée, Marina, comédienne elle aussi, fauchée elle aussi dès le 15 du mois. Quant à sa fille Lise, elle avait eu le coup de foudre pour Valerio, un napolitain pizzaiolo, joli cœur et beau parleur. Mais son père la poussait à accepter la demande en mariage de monsieur Ancel le pharmacien du quartier, qui chaque mois renouvelait sa demande accompagnée d'un énorme bouquet de roses que Lise donnait à Valerio pour décorer la pizzeria de son patron. Certes, monsieur Ancel avait vingt ans (en fait vingt-huit) de plus que Lise, mais il avait de l'argent et on n'a jamais vu un pharmacien faire faillite.

Monsieur Pagon, veuf depuis longtemps songea à se remarier, maintenant qu'il était riche avec son ticket de 50 millions en poche. Quoi de mieux que de s'inscrire dans une agence matrimoniale quand on ne connaît personne ? Celle qu'il choisit avait pignon sur rue dans un quartier éloigné du sien, elle était réputée pour son savoir-faire dans l'art d'apparier des esseulés (au moins c'est ce qu'elle prétendait dans sa publicité). Pour une somme qu'il



jugea exorbitante, mais il fallait en passer par là, on lui présenta un catalogue de femmes mûres. « Trop vieilles, je veux une femme jeune, j'ai les moyens » trancha-t-il.

Faustine, la directrice de l'Agence flaira le bon coup, on n'est pas dans le métier depuis trente ans sans voir venir les pigeons. Elle lui organisa un rendez-vous avec Marina « une jeune fille bien sous tous rapports, orpheline, qui avait besoin de quelqu'un de mûr pour la guider et la protéger » dixit Faustine.

La rencontre eut lieu dans un bar des Champs Elysées. « Avec le prix d'un café, j'aurais pu m'en payer trois en bas de chez moi », pensa-t-il. « Il aurait pu m'offrir un whisky. Quel radin ce type ! ».

Vis-à-vis de lui, elle se montra timide, modeste, le faisant parler de son métier, de sa famille « malheureusement je suis veuf et sans enfants »... Il pensait avoir trouvé la perle rare, jolie, discrète, travailleuse, sans argent, mais lui, il avait ses 50 millions en poche.

Mais voilà, Marina, bonne comédienne, n'était pas à marier. Avec la complicité de Faustine, elle repérait les riches gogos pour leur soutirer de l'argent, en les menant en bateau le plus longtemps possible avant de les plaquer. Elle comprit vite que celui-ci, même s'il lui avait fait miroiter un futur héritage d'une parente éloignée, était le roi des pingres. Il se leva pour régler les consommations et vérifier le détail de l'addition de peur d'être grugé. « Tous des voleurs, ces garçons de café ! ». « Elle aurait pu proposer de partager la note... », songea-t-il.

Marina en profita pour s'éclipser, non sans lui avoir fait les poches, emportant pour tout butin un ticket de loto un peu froissé. « Avec un peu de chance, j'aurai droit au remboursement... », pensa-t-elle en filant rejoindre Clément.

Ce fut un véritable coup de poignard dans le cœur qu'il ressentit en constatant la disparition de sa conquête et de son ticket gagnant. « Au vo..leur ! Au vo..leur ! À l'as..assin... ! On m'a vo..é mon ti..cket » gargouilla-t-il en s'effondrant, victime d'un infarctus. Le SAMU arriva deux heures plus tard, à cause d'une manifestation escargot des chauffeurs de taxi bloquant la circulation sur l'avenue, ne put que constater le décès.

Dans la soirée, on prévint sa famille qui était en train de sabrer le champagne et de tirer des plans sur un avenir à 50 millions d'euros qui s'annonçait radieux : un théâtre à Paris et un studio de cinéma pour Clément et Marina, une chaîne de restaurants italiens sur la Côte pour Valerio et Lise, des appartements à Paris, Londres et pourquoi pas New-York, des villas dans les Caraïbes, un yacht, une Ferrari pour Valerio, une Porsche décapotable pour Lise etc.

A l'annonce du décès, ils rajoutèrent à la liste un enterrement de première classe pour Monsieur Armand Pagon...

*(Texte inspiré librement et en toute immodestie de l'Avare)*

Janine

# Marchand de sommeil

Monsieur Harpa avait hérité d'un petit pavillon vétuste en banlieue. Jusqu'à l'an dernier sa fille et son fils (des bons à rien qui vivaient à ses crochets...) habitaient avec lui, sa femme l'avait plaqué depuis des lustres. Mais Elise avait eu le coup de foudre pour un musicien sans le sou : « soit tu le quittes, soit tu quittes la maison, pas de bohémien chez moi ! ». Elle était partie sur le champ. Claude, son fils, sur un coup de tête avait démissionné de l'atelier d'imprimerie, ne s'entendant pas avec son chef d'équipe qui l'accusait d'avoir plus de faire-savoir que de savoir-faire, bref d'être un fainéant beau parleur. Depuis, il vendait des roses dans le métro, mais dans les bouquets de fleurs se cachaient des produits moins licites, herbe ou cachets de toutes sortes.

Monsieur Harpa eut une idée de génie, partager sa maison et louer des chambres ou plutôt des lits dans les chambres. Et de calculer :

« Deux chambres avec quatre lits chacune, plus quatre dans la salle à manger. Je n'ai pas besoin de cette pièce, j'ai assez de place dans ma cuisine avec un lit de camp. Je leur laisserai la salle d'eau au sous-sol. Surtout pas de familles avec enfants, trop protégés par les associations soi-disant bénévoles, mais des empêcheurs de tourner en rond en fait. Non, il y a plein de jeunes travailleurs sans papiers qui seront prêts à venir discrètement. Avec eux pas de risque d'avoir des problèmes vis-à-vis des autorités ».

Et voilà M. Harpa en train de faire ses comptes :

« A 200 ou même 300 euros (cela les vaut) par lit par mois, cela me fera un beau pactole ».

Il en toucha deux mots à Monsieur Jacques et à son épouse Francine, les tenanciers du bistrot du quartier, mais il ne parla que d'une unique chambre à louer au noir. « J'ai une petite retraite et les impôts ainsi que mes enfants ... ». Il se garda bien de dire qu'il les avait mis à la porte et qu'il était exonéré d'impôts.

Un premier sans-papiers se présenta qui bien vite en recruta une douzaine d'autres. La maison se transforma en hôtel clandestin surpeuplé, mal chauffé, volets fermés en permanence. « Ils sont mieux ici que sous les ponts ou dans la rue » pensait-il, se voyant presque comme un bienfaiteur.

Deux ans passèrent. L'affaire marchait bien et le magot entassé dans des boîtes à chaussures grossissait.

Et puis un matin, catastrophe : un court-circuit ? un mégot mal éteint ? Le feu se déclara après le départ au travail des clandestins, attisé par les bidons de pétrole lampant et les matériaux anciens... Monsieur Harpa était allé chercher du ravitaillement à la Banque Alimentaire qui avait sa permanence à trois kilomètres de là (« c'est loin mais ça ne coûte pas cher ! »).

A son retour, ce n'était que des ruines fumantes, maison, magot tout avait brûlé. A genoux au milieu des décombres arrosées par les pompiers, il tenta de retrouver les boîtes à chaussures en pleurant et gémissant : « je suis ruiné, on m'a tout pris... ».

Naturellement, l'assurance, après enquête, refusa de payer un sou. D'ailleurs, il n'avait pas réglé les primes ces dernières années. Depuis, monsieur Harpa loue un lit dans un squat tenu par des clandestins et mange à l'Armée du salut et aux Restos du cœur...

*(Texte inspiré librement et en toute immodestie de l'Avare)*

Janine

Avec quelques amis, nous avons voulu faire un raid à ski « à l'ancienne », comme on le faisait encore autrefois, sans radioguidage ou surveillance satellitaire, avec le matériel qu'utilisaient les skieurs au début du XXI<sup>ème</sup> siècle. Mais une violente tempête de neige avait stoppé notre progression et tout notre petite équipe avait trouvé refuge dans un vieux chalet de montagne, construit en 2000 d'après le fronton pyrogravé au-dessus de la porte. Cela durait depuis trois jours et l'ennui commençait à gagner, d'autant que nous avions volontairement décidé de ne pas emporter de jeux électroniques et autres gadgets, pour rester dans le style « à l'ancienne ». Il y avait bien dans le chalet quelques paquets de cartes en papier et un jeu de lettres appelé « scrabble » mais nous n'avions aucune idée des règles du jeu.

Je décidai d'explorer la maison. Au grenier une porte murée m'intriguait. Qu'y avait-il derrière ? Une fois la cloison défoncée, je découvris une quantité incroyable de vieux livres, de journaux et de catalogues désuets datant du début du XXI<sup>ème</sup> siècle. Le tout soigneusement protégé par des bâches épaisses.

Quel trésor ! C'était une découverte unique. A part dans quelques musées spécialisés, difficiles d'accès, on ne voit plus de livres ou de journaux. Les feuilles numériques souples que l'on jette après lecture les ont remplacés, alimentées automatiquement et en permanence par des serveurs informatiques. C'est seulement dans les vieilles archives filmées que l'on peut voir des ateliers d'imprimerie où des typos utilisent du papier offset, du bouffant blanc, crème ou ivoire, du couché, du non couché ou du papier bible pour imprimer les livres. Inutiles papiers, inutiles ouvriers au savoir-faire tombé dans les oubliettes du progrès. Les robots font tout le travail et bien mieux.

Plus personne n'écrit. D'ailleurs en 2025 on a supprimé l'enseignement de l'écriture à l'école, remplacé par l'apprentissage du clavier, lui-même vite devenu obsolète quand la transcription cérébrale a pris le dessus.

Parmi les livres que je découvris émerveillée, j'eus un véritable coup de foudre pour un petit livret intitulé « Dis-moi dix mots » datant de 2013. Incroyable, il avait tout juste cent ans ! Quel cachet avait cet ouvrage d'une cinquantaine de pages, une œuvre apparemment collective, au graphisme élégant, imprimée sur un papier à la teinte délicate d'où se dégageait un bouquet d'odeurs, de lavande séchée, de poussière et d'encre....

Témoignage unique d'un temps où l'on écrivait pour le plaisir, ces pages endormies depuis un siècle me rappelaient que j'étais une rustre illettrée vis-à-vis de ces auteurs depuis longtemps oubliés qui savaient jouer avec les mots.

Chose étrange : en feuilletant le recueil je tombai sur un texte intitulé « 2113 » qui racontait l'histoire de skieurs bloqués par la neige dans un vieux chalet...

Janine

# Ateliers

Atelier lorrain où ruisselle l'or de l'acier en fusion

Atelier de couture où les petites mains emperlent des robes improbables

Atelier de peintre d'où sortent des oliviers torturés et des tournesols flamboyants

Atelier d'architecte qui dessine la pyramide du Louvre et les HLM de banlieue

Atelier de chant d'où s'égrènent les notes d'un Stabat Mater triste à en pleurer

Atelier protégé où tentent de se construire les handicapés de la vie

Atelier paléolithique où les premiers hommes inventent le monde en débitant et façonnant la pierre

Atelier d'artisan où l'on caresse le cuir pour en faire des escarpins pour Cendrillon

Atelier de sculpteur où une femme à la frontière de la folie travaille le marbre et malaxe la terre avant de partir dans l'oubli d'un long internement

Atelier d'informatique où des têtes blanches aux doigts gourds apprennent la modernité, à côté de gamins surfeurs

Atelier de diamantaires à Amsterdam où l'on taille des cailloux sortis des entrailles de la terre d'Afrique noire

Atelier de tissage où des gamines pakistanaïses de six ans nouent les fils de tapis destinés aux milliardaires russes

Atelier d'écriture où l'on façonne des phrases pour célébrer les ateliers dans leur infinie variété.

Janine

# Balade argentine

Vers 1900, les temps étaient durs dans les montagnes italiennes, trop d'enfants, une terre ingrate, des propriétaires fonciers avides. L'argent manquait. Certains s'embauchaient dans des ateliers mécaniques des grandes villes. Matteo n'avait jamais pu s'entendre avec les chefs d'équipe ; quand il avait à 18 ans tenté sa chance à La Spezia puis à Milan, ses attitudes arrogantes vis-à-vis de ses supérieurs l'avaient vite fait mettre sur liste rouge. Voilà pourquoi, comme des centaines de milliers d'Italiens, il s'était décidé à tenter l'immigration vers l'Argentine, où un vague parent était établi et lui avait envoyé une lettre enthousiaste, avec photo de lui posant devant une banque à côté d'une voiture magnifique (la voiture lui appartenait-elle ? on ne sait pas).

En 1906, il s'embarqua pour le grand voyage, médaille de Saint Christophe autour du cou, quelques pains à la châtaigne dans sa besace, les recommandations de la Mamma et trois sous en poche, plus l'adresse du parent.

Sans savoir-faire particulier, beau garçon, il comprit vite que sa fortune passerait par les femmes. Pas celles qui rêvaient de coup de foudre, robe blanche, bouquet de la mariée et poignées de riz à la sortie de l'église.

Il décida de protéger celles qui battaient le pavé ou chantaient dans des bars minables pour un cachet dérisoire. Entre 1900 et 1910, l'Argentine accueillit près de 2 millions d'émigrants, la plupart des hommes. Il y avait là un marché potentiel et Matteo décida d'investir dans l'industrie de la prostitution. Son charme de « latin lover » lui fut d'un grand secours.

Rapidement, les affaires devinrent florissantes ; il ouvrit plusieurs bordels aux noms alléchants : « paradis latin », « Amore » et autres « dolce vita ». Ayant peu de confiance dans la monnaie argentine à la valeur fluctuante, il convertissait bien vite ses pesos en or, dollars, ou émeraudes du Brésil qu'il enterrait sous le grand jacaranda bleu de son jardin.

Cinq ans après son débarquement, il était un homme riche et pouvait envoyer de l'argent et des photos de lui dans sa voiture (la sienne cette fois c'était sûr) à sa famille restée au



pays ainsi qu'à Marietta à qui il avait promis : « Je viendrai te chercher quand j'aurai fait fortune et nous nous marierons ».

Il fit donc le voyage Buenos Aires-Gênes, en première classe cette fois. L'accueil de sa famille, du village et des environs fut grandiose. Et la noce de Matteo et Marietta fut un évènement marquant dont on parlait encore vingt ans après.

Mais les affaires sont les affaires. Les mariés repartirent pour l'Argentine au début de 1912, passant par Paris, Londres. En avril, ils embarquèrent sur un immense paquebot luxueux qui devait les amener à New York d'où ils regagneraient l'Argentine.

Le paquebot s'appelait le Titanic et le magot doit dormir encore sous le grand jacaranda bleu du jardin.

Janine

# Bouquet fatal 1

*"La reine a fait faire un bouquet  
De belles fleurs de lys  
Et la senteur de ce bouquet  
A fait mourir marquise"*

Je me repasse en boucle cette chanson ancienne et je la rumine.

Dans l'atelier de décoration où je travaille, il y a surtout des fleurs artificielles, on utilise aussi des fleurs fraîches pour des commandes chez les riches, mais dans mon équipe, je n'ai jamais entendu dire que les lys aient fait mourir quelqu'un et personne ne commande jamais des fleurs qui empoisonnent.

J'ai fait mes recherches sur INTERNET. Il y en a de très toxiques : l'hellébore, cette belle rose de Noël, le laurier rose, la belladone, la ciguë, le datura, le colchique, la mandragore et quelques autres qu'il vaut mieux manipuler avec des gants, mais de là à en mourir...

Et puis pourquoi lui enverrais-je des fleurs, je ne la connais même pas. Son mari, mon amant, jure que je suis son unique amour, qu'il va divorcer, mais qu'il doit la protéger parce qu'elle est dépressive, qu'elle se bourre de cachets et blablabla... Voilà cinq ans qu'il a eu un coup de foudre pour moi et que j'attends que la fragile épouse disparaisse. Mais rien ne vient. Et mes belles années passent... Ah ! Si je pouvais forcer le destin...

Je regarde beaucoup de séries policières à la télé et je sais qu'il faut du savoir-faire pour empoisonner quelqu'un sans laisser des traces, le coup des chocolats à l'arsenic ou des biscuits à la strychnine, les armes d'Agatha Christie, c'est un peu ringard et c'est pas évident, d'autres qu'elle, son mari qui est aussi mon amant, pourraient les manger. Et comment l'amener, elle, à les consommer ? Et puis, je suis nulle en cuisine. Et les fleurs, idée séduisante et élégante, qui les manipulera ? Et comment se les procurer anonymement ?

Je suis obsédée par ce problème. Quelle méthode ? Et si je trouve un moyen de l'éliminer, comment me comporter vis-à-vis des enquêteurs quand ils découvriront mon existence, car ils la découvriront, c'est sûr, et me soupçonneront ?

Alors, plutôt que de me ruiner la vie à chercher une improbable solution, peut-être devrais-je laisser tomber cet amant et m'en chercher un autre, célibataire celui-là.

Janine

## Bouquet fatal 2

Moi, je sais bien qu'il me trompe. Et il croit que j'ignore tout. Les téléphones portables et les ordinateurs sont les meilleurs mouchards et le savoir-faire d'un bon détective privé a permis en quelques heures de démasquer sa dernière conquête.

Je ne parle pas de Dorothee, la petite décoratrice insignifiante avec laquelle il a une liaison depuis au moins cinq ans et qui continue à espérer qu'il divorce. La naïve ! Ça, je l'ai appris par un mail repêché dans ses courriers supprimés. Il faut dire que grâce à l'atelier d'informatique que je fréquente, à son insu, car il me croit incapable d'ouvrir un ordinateur, je suis devenue une pro dans l'art de faire parler la machine, mails et relevés bancaires compris. Codes d'accès et mots de passe n'ont pas de secret pour moi.

La dernière en date qui se croit l'unique, je ne suis pas sûre qu'il lui ait dit qu'il était marié avec trois enfants, fait partie d'une équipe d'intermittents du spectacle que son entreprise sponsorise, soi-disant pour protéger la création théâtrale contemporaine, lui qui n'a jamais rien compris aux pièces de Pinter, Ionesco ou Dubillard auxquelles je l'emmenais autrefois....

Voilà qu'il se targue auprès d'un de ses amis (toujours un mail piraté) d'être un mécène et d'aider des artistes qui touchent des cachets misérables et qu'il se vante de son dernier coup de foudre pour une jeune artiste qu'il a pris sous son aile, Hermione de son nom.

Il sait bien qu'il me doit tout, grâce à Papa, P.D.-G. de la boîte d'électronique où il travaille ou plutôt où il émarge, sans qu'on lui demande trop de résultats.

Vis-à-vis de moi, comment est-il ? A chaque nouvelle maîtresse, j'ai droit à d'énormes bouquets d'orchidées. Et moi, je le ligote un peu plus en lui faisant un enfant.

J'attends le quatrième...

Janine

## Bouquet fatal 3

Quelle journée, je suis crevé ! ça a commencé ce matin dans les embouteillages pour emmener les gosses à l'Institution Sainte Sophie les Bois. Ce n'est pas la porte à côté, mais l'établissement est réputé et le savoir-faire de l'équipe pédagogique est vanté par tous les amis que nous fréquentons. D'ailleurs c'est là où mon épouse a acquis ses bonnes manières, à défaut de connaissances.

Direction le bureau où m'attend mon beau-père ; il a toujours vis-à-vis de moi une attitude soupçonneuse et regarde ostensiblement sa montre quand j'arrive. Il m'envoie dans l'atelier 4 où d'après lui une bande de fainéants se la coule douce.

Voilà qu'il est déjà onze heures. Je téléphone au magasin « les mille fleurs » pour faire envoyer un bouquet d'orchidées à Hermione, ma petite actrice, qui doit à peine être réveillée après la folle soirée d'hier et un autre à mon épouse, pour me faire pardonner ma rentrée tardive (une réunion de travail impromptue...).

Entre Dorothee (penser à lui envoyer un texto, suis pas disponible, week-end de travail, réunions, etc), ma vieille maîtresse (non par l'âge mais parce que cela dure depuis au moins cinq ans) et mon épouse, je me croyais à l'abri de nouvelles aventures, mais j'ai eu le coup de foudre il y a trois mois pour cette jeune comédienne, ravissante, même si je ne comprends pas grand-chose à son théâtre contemporain, où je suis parfois l'unique spectateur payant, les autres sont des copains chevelus et débraillés de ma belle Hermione. Il faut bien protéger les arts...

17 heures. J'ai prétexté un rendez-vous urgent, avalé un petit cachet bleu, prévenu ma femme d'un léger retard et je me suis dépêché de rejoindre Hermione.

21 heures. Retour à la maison. À bout. Trop de travail, de responsabilités, d'enfants.

Marie-Brigitte m'annonce qu'elle attend le quatrième...

Janine

# Championne

Assise sur le banc de bois du tribunal, ses souvenirs affluent. Aussi loin qu'elle se souvient, elle a toujours voulu être championne de tennis. Le podium, les bouquets de fleurs jetés sur le court, la Marseillaise, elle en rêvait. A quatre ans, sa mère lui avait offert sa première raquette et l'avait guidée. Plus tard, inscription dans un club de tennis renommé où une équipe de gamines ambitieuses s'entraînait avec C., ex-champion dont chacun vantait le savoir-faire dans l'art de transformer des jeunes pousses en championnes, car voilà, il avait le flair pour deviner celle qui sortirait du lot. Encore plus tard, il avait proposé à sa mère d'être son coach personnel. « Championne, je ferai de toi une championne... »

Elle avait 14 ans et elle était prête à tout pour arriver. Travailler dur, faire confiance à C., serrer les dents. « Je ferai de toi une championne... » lui murmurait-il dans les vestiaires, la voiture, l'atelier de réparation de raquettes en écartant son short et en la caressant. Championne, championne... en échange de son silence. Aux caresses ont succédé des viols. Dix ans de silence. Silence vis-à-vis des autres filles, de sa mère (ne pas la décevoir...). Dans les années 80, on ne parlait pas de ces choses dans les milieux sportifs.

Elle devint championne de France au prix d'une dépression que les cachets seuls ne peuvent soigner. Elle se croyait l'unique victime de C. et c'est un véritable coup de foudre quand elle apprend que 2, 3, 4 puis une dizaine de femmes dénoncent des viols ou des agressions sexuelles de la part de celui qui devait les protéger. Dépôts de plaintes. Pour elle, c'est trop tard, il y a prescription, mais elle décide de se battre pour les plus jeunes. Procès. Non lieu. Cassation. L'accusé nie tout en bloc « elles étaient consentantes... ». Bien sûr, quand on a 14 ans et qu'on achète votre silence contre des promesses de victoire... « Je ferai de toi une championne... ». Championne brisée, oui !

Janine

# Les perles

- Mamé, dis-nous comment c'était quand t'étais jeune ?

Du haut de ses cent ans, façon de parler car elle était toute ratatinée, Mamé racontait le temps d'avant. Ce qui fascinait les enfants, c'était l'histoire des perles qu'ils ne se lassaient jamais d'entendre.

« Pour se faire des sous, car il n'y en avait guère dans nos familles des montagnes savoyardes, nous les gamines et les jeunes filles, après l'école ou pendant les vacances on enfilait des perles. Cela s'appelait "faire des perles". Elles étaient minuscules, de toutes les couleurs et on les enfilait sur un fil de fer. On faisait une joyeuse équipe, toujours prêtes à rigoler, chez les unes ou les autres, dans la grande salle ou sur le banc au soleil aux beaux jours. Au début, c'était difficile, les perles te filaient entre les doigts et le fil de fer te piquait si tu ne protégeais pas le bout des doigts mais au bout de quelque temps, on avait un véritable savoir-faire.

Avec les longueurs de fil garnies de perles, on confectionnait des feuilles et des fleurs. Elles avaient du cachet nos fleurs, chacune était unique, ça dépendait de la fille qui les assemblait. Mais faut pas imaginer que ces fleurs et ces feuilles servaient à faire des bouquets, ah non ! Des ramasseurs venaient régulièrement nous apporter de nouvelles perles et emmener notre production à la ville où, dans des ateliers, des ouvrières – car il faut des doigts de femme pour faire ce travail – les montaient pour en faire des couronnes mortuaires.

Et puis, un beau jour patatras ! Voilà que les fleurs en plastique arrivent, nos perles ne pouvaient rien faire vis-à-vis de ce matériau bon marché travaillé en usine. Et les couronnes en perles sont passées de mode.

Mais à ce moment, j'étais mariée avec un ramasseur et j'avais déjà quitté ma montagne pour le bourg dans la vallée. Oh ! Ce n'était pas le coup de foudre, mais on s'accordait bien, depuis des années on se voyait quand il venait livrer les perles et rapporter les potins d'en bas.

Comme voyage de noces, on a pris le train jusqu'à Grenoble et j'ai voulu visiter le cimetière où j'ai vu sur les tombes des dizaines de couronnes de perles qui venaient de nos montagnes et qui brillaient au soleil. C'était magnifique... »

Janine



# Les poules de Valentine

Quand la vieille Valentine passait devant la maison, ma grand-mère maugréait : « Tiens, voilà encore cette tatacudepolaille... », ce qui déclenchait chez mes cousins et mes frères des crises de rire et des poursuites dans le jardin en hurlant « tatacudepolaille, tatacudepolaille... ».

Pendant longtemps je me suis demandée ce que cela voulait dire, sans oser questionner ma grand-mère, une femme sévère qui avait la gifle facile et nous considérait nous ses petits-enfants comme une bande de gosses de la ville mal élevés.

Ce n'était pas une mamie gâteau. Son objectif était de transformer des enfants arrivés au début des vacances maigrelets et blancs comme des cachets en solides gaillards lestés de quelques kilos et bronzés comme des petits paysans quand elle les rendait à leurs parents.

Les années passant, je devins plus téméraire, je la questionnai et je connus le fin mot de l'histoire.

Autrefois dans les montagnes savoyardes, l'argent était rare. On vivait sur la ferme, du blé, des patates, des légumes du jardin, du lait, des poules, du cochon sacrifié rituellement à l'automne. Les seules rentrées d'argent provenaient de la vente d'une bête ou des excédents de blé. Parfois, un fils partait travailler dans les ateliers du chemin de fer dans la vallée et rapportait quelques sous.

Un bon moyen pour avoir un petit revenu supplémentaire régulier, c'était d'accueillir un enfant de l'Assistance. Une somme modique mais qui tombait tous les mois et puis le gamin dès qu'il avait sept ou huit ans était une main d'œuvre gratuite pour garder les vaches, rentrer le bois, bêcher le jardin.

Dans certaines fermes, il était bien protégé, surtout quand il remplaçait l'enfant que les fermiers n'avaient jamais eu, mais dans beaucoup d'autres il avait la vie dure, couchant à l'écurie ou dans la soupente aménagée sous l'escalier. Nourri, logé, à la messe le dimanche matin, au « stade » (un pré avec quatre poteaux de bois) l'après-midi pour voir l'équipe de

foot locale étripper celle du village voisin, quelques heures d'école quand on n'avait pas besoin de lui. Le fermier estimait qu'il remplissait son contrat vis-à-vis de l'Assistance.

Quand il grandissait, son savoir-faire limité ne lui autorisait pas de grandes ambitions, Il arrivait qu'il épouse la fille unique de sa famille d'accueil, si elle n'était pas très maligne et n'avait pu se trouver un mari ouvrier ou petit fonctionnaire. On ne peut pas dire que c'était le coup de foudre entre eux, mais ils y trouvaient leur avantage tous les deux. La cérémonie était vite expédiée, le bouquet de la mariée n'était pas encore fané qu'il fallait aller faire les foins avant que l'orage n'éclate.

La Valentine et le Firmin son mari hébergeaient régulièrement des enfants ; ils estimaient qu'après douze ans, un gosse ça mange trop, ils ne les gardaient pas longtemps. Ils étaient réputés pour leur radinerie du genre « Si vous les lancez au plafond, ils restent accrochés ! »... La Valentine suivait de près la traite des vaches et fermait l'écurie à clé de peur que le gamin n'aille en douce soutirer du lait directement au pis des vaches. Mais surtout, elle surveillait ses poules; c'est si facile la nuit de s'introduire dans le poulailler et de gober quelques œufs. Les œufs, elle les vendait à l'épicier du coin, c'était sa cagnotte, « ses petits sous » qu'elle planquait soigneusement. Alors chaque soir, elle tâtait le cul de ses poules pour savoir combien d'œufs allaient être pondus et chaque matin, elle comptait les œufs. S'il en manquait, c'était la raclée assurée.

C'est comme cela qu'elle avait gagné son surnom : « Tâte au cul des polailles... » que ma grand-mère, sévère mais généreuse, lui lançait quand elle la voyait.

Janine

# Rose-Marie

Rose-Marie ? Ah oui, la petite Rose-Marie... Mes frères et moi allions souvent la voir. Fille unique, elle s'ennuyait beaucoup, car elle était clouée au lit, engoncée dans un corset (de plâtre ? de fer ? je ne sais) depuis sa naissance. Je la revois dans sa grande chambre aux murs tapissés de bouquets de roses noires et rouges qui se répétaient à l'infini, jolie petite fille pâle comme un cachet, car on la sortait rarement. Et là, elle régnait sur un petit monde de poupées et de peluches disséminées sur l'édredon de son lit.

Mais Rose-Marie était une vraie peste, coléreuse, la langue acérée. Elle se comportait vis-à-vis de nous en despote. Nous étions ses esclaves. Des esclaves volontaires et soumis. Car voilà, elle avait quelque chose qui nous fascinait : un théâtre de Guignol miniature. Un de mes frères passait derrière le petit rideau rouge et Rose-Marie avec un savoir-faire de metteur en scène dirigeait la petite équipe que nous formions et faisait entrer en lice Guignol, Madelon sa « fenote », Gnafron, le gendarme, le juge et les autres, en leur prêtant sa voix. D'imagination fertile, elle inventait sans cesse de nouveaux épisodes, n'hésitant pas à mêler aux marionnettes lyonnaises Blanche-Neige, le loup, la sorcière ou Margaret, sa poupée favorite aux yeux de porcelaine bleue que je lui enviais secrètement. Nous étions chargés de faire avancer les personnages. Quand nous nous trompions dans l'ordre d'arrivée, elle piquait une crise de colère et jetait tout ce qu'elle avait sous la main et il fallait se réfugier derrière le castelet pour se protéger des projectiles. Aussi subites et brèves qu'un coup de foudre, ses colères s'éteignaient vite et Rose-Marie reprenait le fil de l'histoire de plus en plus compliquée.

En partant, il ne nous restait plus qu'à emporter les jouets malmenés à « la clinique des poupées », un atelier de réparation de la rue de Créqui, où venaient se faire soigner les baigneurs énucléés, les poupées scalpées et les peluches éventrées. Je revois encore les différentes caisses d'où émergeaient des jambes et des bras de rechange, des têtes sans corps, des chevelures de filasse et surtout « la boîte aux yeux », bric-à-brac de billes et d'agates de toutes les couleurs qui me fixaient et me faisaient bien vite détourner la tête.

On nous dit un jour que Rose-Marie souffrait de la maladie des Bretonnes (en fait comme je l'apprendrai plus tard une luxation congénitale de la hanche assez fréquente en Bretagne autrefois) ce qui nous parut bizarre vu qu'elle habitait Lyon...On se demandait comment elle avait bien pu attraper cette maladie !

Janine

## Souvenirs en vrac

Je me souviens du bleu du papier qui servait à couvrir les livres avant la rentrée pour les protéger des taches de la toile cirée sur laquelle nous faisons nos devoirs.

Je me souviens du savoir-faire de ce bonimenteur installé sur le trottoir devant les Galeries Lafayette vantant les mérites d'un coupe-frites dont je n'avais nul besoin, résidant alors en foyer étudiant, mais que j'achetai sur le champ.

Je me souviens de ce long manteau noir, cintré, acquis avec mon premier salaire qui avait un cachet fou. Je ne l'ai pratiquement jamais porté car s'accordant très mal avec mes déplacements en scooter et mes allures de garçon manqué en pantalon et parka kaki.

Je me souviens du coup de foudre ressenti pour un rosier, lorsque j'ai vu ses fleurs pour la première fois. C'était un Pierre de Ronsard. Je l'ai planté illico. Il est mort de sécheresse cet été...

Je me souviens de cette virée en moto dans la campagne à Bali. Voilà qu'au détour d'un chemin creux nous surprimes un groupe de jeunes Balinaises se baignant dans une rivière sous les cocotiers ; en nous voyant, elles se drapèrent la tête dans leur sarong mouillé, laissant à l'air leurs seins emperlés de gouttes d'eau.

Je me souviens de la joyeuse équipe de chercheurs lors d'un colloque international à Niamey. Nous nous retrouvions tous les soirs à la piscine de l'hôtel dans des éclaboussures, des rires et plus si affinités. Dimitri, un slave exubérant, subjuguait la bande par ses excès de boissons, de chansons, de larmes, de joie. La semaine suivante, il s'est tué en moto sur une piste du désert.

Je me souviens du bistanclaque, ce bruit si reconnaissable des métiers à tisser des canuts lyonnais (bistan-claque-bistan-claque...), qui résonnait quand on passait devant leurs ateliers à la Croix-Rousse.

Je me souviens du bouquet de fleurs des champs, marguerites, bleuets, coquelicots avachis, apporté à la maîtresse le dernier jour de la classe. Je le trouvais magnifique jusqu'à

ce que je voie arriver Josette, la fille du boulanger-pâtissier, avec une énorme boîte dorée enrubannée.

Je me souviens de ce jeune homme, assis vis-à-vis de moi dans le TGV que j'avais traité de casse-pieds parce qu'il m'empêchait de lire avec ses remarques plus ou moins fines et qui s'est levé empoignant ses béquilles et claudiquant vers la sortie. La honte !

Je me souviens des odeurs des villes. Dakar sentait la cacahuète grillée à cause de ses huileries d'arachide, Dehli les épices mélangées aux rejets des pots d'échappement, Niamey l'huile chaude des beignets que les femmes accroupies sur le trottoir faisaient frire, Bamako la fumée des feux de bois stagnant le soir sur la ville basse quand toutes les ménagères cuisinaient dans leur cour. Et bien d'autres villes et bien d'autres odeurs. Mais une odeur unique au monde flottait sur Jakarta, douçâtre, écœurante, celle du clou de girofle. Car les Indonésiens sont les seuls au monde à fumer des cigarettes truffées d'éclats de clou de girofle (qu'on appelle les "krétek") qui en plus de l'odeur crépitent et projettent de petites étincelles quand le clou s'enflamme.

Janine

# Zeus

*Cet hiver, dès 18 heures, on pouvait admirer un astre brillant traversant le ciel d'est en ouest. Il m'a inspiré, c'est Jupiter. Alias Zeus...*

Moi Zeus, j'étais le maître du monde. Autour de moi j'avais toute une équipe de dieux, de déesses, de Titans, de héros, mes fils, mes filles et toute ma descendance plus ou moins officielle.

Dans son atelier, Héphaïstos maîtrisait les arts de la forge et du feu, alors que ma fille préférée Athena, vierge, guerrière, grandie à l'intérieur de ma tête, protégeait les arts et les métiers.

Aphrodite, une vague parente, régnait sur les cœurs, elle était la beauté même, mais vis-à-vis de moi elle se montrait hargneuse me poussant sans cesse à courir les nymphes et les mortelles, m'attirant les colères de mon épouse délaissée.

Héraclès, mon petit Hercule, faisait preuve d'un savoir-faire étonnant et vint à bout de douze travaux plus difficiles les uns que les autres pendant que Orphée, ce hippy oisif, poète-musicien errait comme une âme en peine à travers le monde, pleurant son unique amour Eurydice, ce qui valut aux hommes des opéras tristes à en mourir.

Pan, le lubrique, tirait des sons merveilleux de sa flûte taillée dans des roseaux, ne réclamant pour tout cachet que de pouvoir séduire, malgré sa laideur légendaire, nymphes, mortelles ou déesses. Déméter, ma sœur, déesse de la terre nourricière qui aimait orner sa maison de bouquets de fleurs des champs, pleurait sa fille Perséphone retenue six mois par an dans les Enfers.

Mes coups de foudre sont célèbres, ils me valurent parfois des ennuis, surtout à cause de la jalousie de ma femme. Mais j'en garde des souvenirs inoubliables.

Léda que je séduisis en me transformant en cygne. Io changée en vache pour la plus grande joie des cruciverbistes. Europe enlevée par un magnifique taureau blanc, moi-

même. Léto ma petite caille que mon irascible épouse empêchait de se poser pour pondre ses œufs.

Et tant d'autres nymphes des mers, des rivières, des sources, des montagnes, des forêts. Toujours jeunes, belles, amoureuses.

Mais c'est moi qui suis resté dans la mémoire des hommes, j'étais le dieu de la lumière et de la foudre. Roi des Dieux et des hommes je régentais le monde. Des poètes, des écrivains m'ont chanté.

Mais voilà que le monde a changé ; les hommes m'ont confiné dans la mythologie et la légende. Heureusement, de temps à autre, je me rappelle à eux en brillant dans le ciel comme cet hiver.

Janine



## Ont contribué à Dis-moi dix mots 2013 :

Evelyne Denancy

Chantal Fiancette

Jill Gordon

Christine Mariaud

Jocelyne Morawiak

Nicole Mordelet

Claudie Pons

Bob de Veyrac

Janine Volpatti